

Rio-de-Janeiro. Le 30 Avril 1876. Dimanche. A 12 heures du jour.

1
M Mon chéri bien aimé petit mari, Enfin j'ai reçu ta lettre du 2 au 5 avril, et quelle lettre ! Elle est bonne, elle est aimante, un peu triste ; (je te gronderai plus tard) un vrai petit journal qui me rend si fière, si heureuse et j'avoue un peu honteuse, moi qui te gronde, dans mes dernières lettres, de ne pas m'écrire assez longuement. Pauvre chéri, je te sais accablé de travail, fatigué, souffrant, et je te fais des reproches, je suis une vilaine egoïste, mais je ne t'ai pas fait de la peine, n'est-ce pas ? tu sais, qu'en fond, je te comprends et je ne t'en veux pas, puisque je t'écris quand même et aussi souvent que possible, et n'est-ce pas naturel, moi qui puis écrire quand je le veux. Je suis si heureuse en recevant tes bonnes et longues lettres, et en même temps j'ai un cruel caïre, car je me demande, si elles n'ont pas été prises sur ton sommeil, sur tes heures de souffrance. Cui, chéri bien aimé, tu as raison de causer avec moi à bâtons rompus, comme tu dis, du reste c'est ce que je fais depuis le commencement, ces charmantes divagations de deux cœurs, de deux pensées qui s'aiment et s'entendent sont pleines de charmes et sont naturelles. Tout ce que je vois, tout ce que tu dis, tout ce que je fais, tout ce que j'entends, me reporte à mon mari bien aimé je ne puis donc causer avec lui sans m'interrompre à chaque instant pour lui serrer la main, pour lui donner un baiser aimant, pour le serrer sur mon cœur et enfin pour lui jeter un de ces regards qui veulent tout dire, et je fais tout cela chéri aimé, par la pensée, presque à chaque phrase. Cui, mon Gustave, mon seul amour, je suis fière et heureuse de t'avoir fixé, je suis orgueilleuse d'avoir eu ce talent, puisque tu tiens que c'est un talent, mais cela pourrait-il être autrement, avec un être aussi aimant, aussi bon, aussi tout enfin, que mon chéri. Crois-tu que j'aurais eu ce talent avec tout autre ? non certes, il m'aurait manqué toutes tes bonnes qualités, pour faire de moi ce que je suis. Le 11 juillet, quel jour heureux, quel bonheur Dieu m'a mis sur mon chemin, car je ne doute pas, chéri, que ce bon

Ce que je demande à Dieu, c'est de nous conserver réunis et de me
 donner la force et le courage de remplir tous les beaux projets que
 j'ai dans la tête; appuyée sur ton amour, sur ta protection, je
 suis sûre de réussir, mais sans toi, cher ami, non, je ne le pour-
 rais; juge, cher mari, si tu dois faire plus que tu ne peux, et
 nous laisser des regrets mortels. C'est toujours ainsi, les paresseux
 croient toujours en faire de trop et ceux qui en font trop, croient
 ne pas en faire encore assez. Vilain égoïste, qui veut se faire regret-
 ter en tout et pour tout, veux-tu bien faire taire toutes ces idées
 noires, nous t'aimons bien assez comme cela va, nous n'avons pas besoin
 de l'impossible, au dépend de ta santé. Je te pardonne, parceque
 je sais quel effet ont dû te faire toutes les mauvaises nouvelles de
 Pio, coup sur coup, moi, j'avoue que j'aime mieux que tu ap-
 prennes toutes ces tristes nouvelles par d'autres que par moi, mais
 cher, tu veux me corriger de ce qu'à la moindre mauvaise nouvelle
 mon imagination travaille, et voilà que tu tombes dans le même
 piège; fi donc, un homme, tu ne dois pas te laisser aller sans cela
 je serai perdue. J'attendais avec anxiété cette lettre, et je m'atten-
 dais à une lettre bouleversée à cause de la triste nouvelle de ces
 deux pauvres petits de Geslin; mais cher, courage, crois-tu que
 moi aussi je ne tremble pas à la réception de chacune de tes lettres.
 toi qui cours des dangers de tous genres dans ce voyage, tu mo-
 ment de cet affreux malheur, j'ai pensé avec effroye à mon an-
 xiété si j'avais été à Paris, loin de mes enfants, je comprends donc
 ton anxiété, toi qui n'as aucuns de ces petits chers pour te faire
 oublier le malheur des autres, mais vois-tu je ne suis pas plus heu-
 reuse que toi, ton absence, deux mille lieues de distance entre la ma-
 tière de moi-même, ah, c'est trop et il ne faudra pas recommencer
 souvent. Vois-tu, mon amour cher, tout ce que je te dis, même
 quand ce sont des choses tristes, ne doivent pas te faire de la peine
 car, même, dans ces moments là, je me sens heureuse de t'aimer d'être
 à toi, de t'appartenir corps et âme. Je suis heureuse de pouvoir
 te donner toujours de bonnes nouvelles de moi et des enfants. Je t'aim
 oh, je voudrais que tu le sentes comme je t'aime, je suis toute à mon